

A propos de Séféris, prix Nobel 1963

Traduction du texte pour le journal grec To Vima, dans les années 1990

Lorsque les poèmes de Georges Séféris paraissent à Paris aux éditions du Mercure de France en Novembre 1963 - exactement l'année et le mois où il reçut le prix Nobel – nul ne connaissait son nom, à l'exception d'un très petit nombre de poètes amis de la Grèce. Il y avait bien eu auparavant un choix de poèmes de Séféris traduits en français par Robert Levesque et parus à l'Institut Français d'Athènes en 1945 mais ce livre n'était jamais venu en France. La traduction parue au Mercure de France fut le fruit de plusieurs années de collaboration avec le poète depuis notre première rencontre à Beyrouth en 1957. Intitulé *POEMES 1933-1955* - le recueil comprenait un large choix de poèmes - effectué avec Séféris - allant de *Mythistorima* jusqu'aux poèmes consacrés à Chypre. Il était présenté et encadré par deux textes essentiels : une préface du poète Yves Bonnefoy intitulée *Dans La lumière d'Octobre* où l'oeuvre de Séféris est présentée comme « une reconquête de la réalité grecque mais aussi comme un message allant bien au-delà de la Grèce » car, pour Yves Bonnefoy, « les poèmes de Georges Séféris ne sont des poèmes grecs, attachés à l'image et à l'histoire des Grecs, que parce qu'ils nous parlent aussi de nous-mêmes ». Je ferai d'ailleurs une remarque à ce propos. On demande rarement - et souvent même jamais - à un poète français ou anglais de parler dans ses poèmes de la France ou de l'Angleterre. Mais on attend toujours d'un poète grec qu'il parle de la Grèce. Et c'est bien pour cela que des poètes comme Georges Séféris et Yannis Ritsos ont eu en France une réelle audience, parce qu'à leur propre voix se mêle aussi la mémoire de toutes les autres voix de leur pays.

Mais revenons à notre recueil. Il s'achevait par une postface de Gaétan Picon, écrivain, essayiste et ami personnel du Séféris intitulée *Visages de Séféris*, évoquant les différentes rencontres de l'auteur avec le poète. L'arrivée en France d'un poète tel que Séféris se fit sans fracas mais non sans conséquence. Le microcosme parisien, très fermé sur lui-même du moins à cette époque, ignorait pratiquement tout de la poésie grecque contemporaine. Les Poèmes de Séféris bousculèrent quelque peu ce confort intellectuel en révélant un poète à la fois substantiel, profond et accessible et les principaux critiques - j'entends les critiques sérieux et compétents - ne s'y trompèrent pas. La plupart soulignèrent et apprécièrent la fluidité et la simplicité du style, l'originalité des figures poétiques et surtout cette nouvelle image de la Grèce se révélant en beaucoup de poèmes, particulièrement dans ceux du recueil *Mythistorima*. C'était une Grèce à la fois mémoriale – où l'on retrouvait bien des figures antiques connues - et en même temps rajeunie, renouvelée, revivifiée par la vision de Séféris. Même et surtout si cette Grèce était aussi celle de l'exil, de la souffrance et du déracinement. Je me souviens alors que le poème le plus remarqué, le plus souvent cité dans les journaux, fut justement celui qui s'intitule *A la manière de G.S.* et qui commence par :

Où que me porte mon voyage, la Grèce me fait mal*.

« Ce recueil inattendu est assuré d'un grand succès » écrit alors le critique des *Lettres françaises* (hebdomadaire culturel dont le directeur était le poète Aragon) « car la traduction nous confirme qu'il s'agit bien d'un poète majeur ». D'ailleurs, les titres de l'époque sont éloquents : " Un moderne Argonaute " (journal *Combat*), " Le retour à Ithaque " (*Les Nouvelles littéraires*), " Une nouvelle source grecque " (*Le Figaro littéraire*). Au fond, ce qui transparaisait le plus clairement de tous ces articles, c'est que la Grèce existait toujours, - au cas où on en aurait douté ! - et qu'elle avait même des poètes de dimension universelle. La question que n'importe quel critique ou intellectuel français se pose toujours quand il s'agit d'un écrivain ou d'un poète grec d'aujourd'hui c'est quels sont ses rapports avec l'Antiquité. Avec Séféris, la réponse était à la fois claire et inattendue : ces rapports existent mais ils ont changé de nature, ce ne sont pas des rapports de fils à pères ou de petits-enfants à aïeux mais de frères, en quelque sorte, à travers le temps. Ne cherchez pas la Grèce antique sur l'Acropole, cherchez-là plutôt dans les poèmes des *Akrités*, des *kleftika* et des grands poètes d'aujourd'hui. C'est cela que disent, à leur façon, les poèmes de Séféris. Et c'est ainsi que peu à peu sa poésie circula, discrètement mais durablement, jusqu'à aujourd'hui. Depuis l'édition de 1963, le recueil connut plusieurs rééditions aussi bien en ouvrages de luxe qu'en éditions de poche. Cette dernière, reprise par les éditions Gallimard en 1989, en est aujourd'hui à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires ! De très nombreux essais parurent aussi sur son oeuvre, à mesure que les traductions se poursuivaient, d'abord les *Trois poèmes secrets* en 1970 puis de nombreux fragments de son Journal et aussi de ses Essais, tous au Mercure de France.

En 1988, un numéro spécial de la revue poétique de Pierre Seghers était, sous le titre de *Hellénisme et Grécité*, consacré à Séféris. Dans sa présentation intitulée *Un destin exemplaire*, le poète Pierre Dubrunquez écrivait, en expliquant aux lecteurs les problèmes posés par la coexistence de la langue pure et de la langue populaire, que Séféris avait choisi cette dernière en la haussant « au niveau d'un chant universel » et qu'il apparaissait pour lui « comme le poète dont la voix nous parle au plus près, au plus près de chacun de nous » en raison de la sobriété du langage associée au lyrisme de ses images. Il insiste sur cette phrase de Séféris disant, dans son discours de réception au prix Nobel que « La continuité d'une langue signifie fatalement à elles seule la continuité d'un peuple et d'un monde. » Et il termine son introduction par cette belle pensée : « C'est parce que la Grèce porte dans la parole de Séféris le visage toujours vivant du roi d'Asiné, que nous avons choisi ici l'oeuvre de ce poète pour nous introduire dans les arcanes les plus secrètes mais aussi les plus lumineuses de la Grèce d'aujourd'hui. » Des arcanes lumineuses, autrement dit des énigmes élucidées, des ombres enfin venues à la lumière ! Une phrase d'ailleurs définit bien ce que, pour nous, est devenue la Grèce depuis qu'il faut compter avec l'oeuvre de Séféris :

« Ainsi nous parle la Grèce, depuis l'apparition de Séféris, moins comme un modèle à imiter que comme un miroir, un exemple où se reconnaître. »

Jacques Lacarrière.